

goût, l'érudition, les justes considérations, rivalisent avec la pureté, la délicatesse, enfin tous les charmes de style. Tous les amateurs de la belle littérature avoueront que cette esquisse est faite de main de maître.

Toute louange de notre part est donc parfaitement inutile. Cependant, Monsieur Lefavre voudra bien nous permettre d'analyser à notre profit, comme par les années passées, les principales parties de son intéressant travail.

Nous avons assisté l'année dernière à différentes phases de cette littérature ; à sa naissance, à son développement, à ses illustrations ; il nous restait encore à étudier une dernière période, la plus originale peut-être : la période contemporaine.

Cette ère nouvelle est caractérisée par la passion du surnaturel, du merveilleux : c'est l'âge d'or du romantisme. Le génie allemand s'affranchit de toute règle, de toute discipline littéraire, pour donner libre cours à la fantaisie et à l'aventure. Dans le drame, dans le roman, comme dit le conférencier, ce ne sont que fantômes, revenants, gnomes, vampires et scènes de sorcellerie.

Cette manie de l'époque est toute entière dans la célèbre ballade de "Léonore." Burger, qui en est l'auteur, s'inspirant des croyances superstitieuses du moyen-âge, chante un malheureux qui a contracté un serment solennel mais qui est descendu dans la tombe avant d'avoir pu réaliser son vœu. L'inviolabilité de son serment le force de revenir sur la terre pour accomplir sa promesse. Ces diverses scènes sont très émouvantes ; c'est sans contredit le spécimen le plus saisissant de cette littérature fantastique.

Mais il va s'opérer bientôt une réaction puissante. Austerlitz, Iéna, Wagram, toutes les brillantes victoires de la France au commencement du dix-neuvième siècle, changent la prépondérance qu'elle exerçait depuis si longtemps sur l'Allemagne, en une domination oppressive très humiliante pour l'orgueil allemand. Le sentiment national, exilé, proscrit, ne peut se faire jour que par la littérature : il en fait son boulevard. C'est alors que le romantisme prend le caractère d'une conspiration organisée pour la délivrance de l'Allemagne. L'art classique est basoué, honni ; la mythologie, les dieux de l'Olympe, Jupiter, Mars, Apollon sont conspués, tournés en ridicule, et non content de remettre en honneur la légende gothique, on évoque les dieux de l'antique Germanie, Odin et Thor.

Cette époque littéraire a un caractère maladif, image de l'abattement et de la déchéance nationale. Tous les littérateurs se consument en rêves, en hallucinations impuissantes ; ils deviennent

fous, ou terminent leur carrière par le suicide. C'est ainsi que finissaient Schultze, victime, d'une sensibilité excessive, Novalis, qui mourut poitrinaire, jeune encore, après la publication d'un roman, qu'on pourrait plutôt appeler une épopée humaine embrassant la physique, la politique et tous les grands problèmes de la société.

Dans cette génération d'exaltés et de visionnaires, deux figures se détachent d'une manière particulière : Jean-Paul Richter et Hoffman. Richter est un génie puissant et bizarre, que l'Allemagne acclama comme le plus original et le plus lyrique de tous ses écrivains. Il a composé soixante volumes de romans, de satires, de rêveries mystiques, enfin, disons le mot, un véritable carnaval de la pensée et du langage. Au milieu de ce déplorable chaos, se rencontrent souvent des traits de sensibilité délicate, un amour sincère des hommes. Une curieuse manifestation du talent de Richter, c'est sa production "Les sept fromages," où il retrace les infortunes d'un ménage dont le mari est un rêveur, un poète exalté, et la femme, quoique bonne, vertueuse, a un esprit vulgaire, un goût horriblement prosaïque. Jean-Paul Richter est profondément humoriste.

Hoffman n'a pas la délicatesse, la sensibilité, l'élevation de Jean-Paul. Il y a chez lui un amalgame de bizarre et d'incohérent ; sa situation mentale ne l'inquiète pas, il la goûte avec un plaisir morbide ; on dirait un somnambule qui croit à toutes les chimères de son esprit malade. Après une jeunesse orageuse, Hoffman s'abandonna de plus en plus à ses habitudes vicieuses, et y sacrifia une partie de son bien. Les victoires de 1806 ayant changé les affaires de l'Allemagne, il se retira à Banberg, où il devint successivement directeur de théâtre et chef d'orchestre. Engourdi par l'ivrognerie, son génie s'étiola bientôt. Valétudinaire, vieilli avant le temps, l'auteur des "Contes fantastiques" mourut en 1822, à l'âge de quarante-sept ans. Après sa mort, sa renommée subit une véritable transfiguration. En France surtout, il devint l'objet d'une admiration fanatique.

On peut voir par là, dit le conférencier, quel était l'affaiblissement intellectuel et moral de l'Allemagne. Les qualités viriles de l'esprit, l'activité sérieuse, le jugement et la réflexion étaient remplacés par une rêverie malade, une frivolité ridicule. Mais voilà que tout-à-coup l'Allemagne se sent renaître. Les désastres de la malheureuse campagne de Russie enflamment subitement toute la jeunesse allemande ; nobles, artisans, bourgeois, hommes de lettre, volent à la défense du sol germanique. Les poètes entre tous, se distinguent par leur allure belliqueuse.

Les plus célèbres de ces Tyrtées germaniques est Koerner, qui, après une courte existence, trouva la mort dans une escarmouche, martyr de la cause allemande. Ses poésies recueillies après sa mort, en un volume intitulé : "La lyre et l'épée," peuvent être appelées les *Messéniennes* de l'Allemagne. La plus belle, et en même temps la plus sauvage de ces compositions est la fameuse ode "Le Glaive", apostrophe lyrique adressée par le poète à son épée.

D'après le savant critique, la poésie de Koerner, pour un lecteur non fanatisé par l'idée allemande, n'offre qu'un intérêt historique. Il y a bien quelques tirades éloquentes, mais le ton est monotone, déclamatoire. En général, ces poètes sont trop exaltés ; idéalisant nos passions haineuses, nos rancunes, notre orgueil, ils retardent évidemment le progrès, et nous font reculer à la barbarie. Koerner prétend chanter pour la foi et la religion ; malheureusement son paradis n'est pas celui du Christ, où l'humilité, la résignation, la charité sont récompensées : c'est plutôt le Walallah d'Odin et de Thor où l'on célèbre les saturnales de la force, où les guerriers boivent l'Hydromel dans le crâne de leurs ennemis vaincus.

Un autre poète, Amdt, va être le héros du mouvement belliqueux qui s'empare de l'Allemagne en 1813. Ce poète ne respire que la conquête, et ses idées coïncident tellement avec celles de sa nation que les patriotes s'inspirent de cette pensée du poète : "Partout où résonne la langue allemande là est la patrie", pour formuler leur devise nationale. Cette idée significative devient aussi le thème de tous les écrivains et des professeurs de l'époque. Après avoir défendu des opinions politiques assez variées, Amdt se retira dans la vie privée, où il mourut à l'âge de quatre vingt-dix ans.

Voilà, en résumé, le vaste champ que nous avons parcouru jeudi dernier, sous l'habile direction de Monsieur le consul Lefavre. Nul doute que le public intelligent et littéraire ne se fasse un grand plaisir de se réunir aussi nombreux et aussi attentif, à la prochaine conférence, autour de la chaire de l'éminent docteur ès-lettres de l'Université Laval.

L'Abaille.

"Porsan et hæc olim meminisse iurabit."

QUÉBEC, 7 AVRIL 1881.

Sabbatine.

Lundi dernier, le cours ordinaire de philosophie était remplacé par ce qu'on appelle une sabbatine. M. E. Dorion était chargé de prouver et de défendre la simplicité et la spiritualité de l'âme hu-